Nowak (Claudia), *Was ist des Elsässers Vaterland? Die Konstruktion regionaler und nationaler Identitäten in einer Grenzregion zwischen Frankreich und Deutschland in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts (1813-1848)*

Ed. Aschendorff, Munster/Westphalie, 382 p., 2010

François Igersheim

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/265>

DOI : 10.4000/alsace.265

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2010

Pagination : 462-465

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

François Igersheim, « Nowak (Claudia), *Was ist des Elsässers Vaterland? Die Konstruktion regionaler und nationaler Identitäten in einer Grenzregion zwischen Frankreich und Deutschland in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts (1813-1848)* », *Revue d'Alsace* [En ligne], 136 | 2010, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/265> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.265>

NOWAK (Claudia), *Was ist des Elsässers Vaterland? Die Konstruktion regionaler und nationaler Identitäten in einer Grenzregion zwischen Frankreich und Deutschland in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts (1813-1848)*, Ed. Aschendorff, Munster/Westphalie, 2010, 382 p.

Claudia Nowak publie dans ce copieux ouvrage la thèse qu'elle a soutenue sous la direction du professeur Langewiesche à l'Université de Tübingen au printemps de 2009.

Partant du point de vue, discutable en ce qui concerne l'historiographie française, que l'histoire d'Alsace de la période 1815-1848 est moins bien étudiée, elle se fixe pour objet de répondre aux deux questions : quelle est la patrie de l'Alsacien, soit son « identité nationale » ? Quels sont les rapports entre son « identité régionale » et son « identité nationale », partant du postulat – très germanique – que la construction de l'identité régionale est une étape vers l'identité nationale, ou au moins une dimension de cette identité, « la nation française » n'excluant nullement l'existence de communautés infra-nationales. Et de s'appuyer sur une bibliographie fort importante et à jour, où on a la surprise de ne pas relever Eugen Weber, *From Peasants to Frenchmen*, qui a le plus fortement argumenté dans le sens de la formation tardive de la conscience nationale française. Ouverte en 1813-1815, la « question alsacienne », c'est à dire la revendication allemande du « retour de l'Alsace dans une nation allemande » pose aux Alsaciens et aux Allemands la question : quelle est la nationalité des Alsaciens ? S'appuyant sur des critères culturels, elle distingue nécessairement « l'identité régionale » alsacienne. Cette double question va servir de grille de questionnement des polémiques de la presse au cours des grandes crises franco-allemandes, de 1813 à 1840, ou dans des fêtes à fort contenu symbolique, telle l'érection de la statue de Kléber et celle de Gutenberg en 1840, ou la Fête du bicentenaire du rattachement de l'Alsace à la France en octobre 1848, à Mulhouse, Colmar, Strasbourg. L'auteur va donc s'appliquer à poser ces questions en procédant à un dépouillement attentif de la presse allemande et alsacienne. De ce point de vue, cette thèse est fort bienvenue tant elle accumule de citations d'extraits d'articles de journaux allemands et alsaciens – essentiellement du *Courrier du Bas-Rhin* et *l'Alsacien* –. Mais c'était courir le risque d'accumuler une suite de monographies.

Arndt et Goerres figurent en bonne place pour la période 1814-1815, et Ehrenfried Stoeber leur répond tout naturellement. Levy et Leuilliot ont-ils été suffisamment exploités ? Mais l'auteur peut conclure sans surprendre son lecteur : les Alsaciens sont politiquement français et culturellement allemands ! C'est donc l'étude de la crise franco-allemande de 1840 (p. 51 à 169) qui constitue l'apport central de cette étude. Elle nous invite à nous reporter aux études précédentes, et surtout à celle de Fenske (ZGO 1971, *Das Elsass in der öffentlichen Meinung von 1820 bis 1866*). Ainsi Nowak

reprend le fil des conclusions arrêtées par l'historiographie allemande : celle de la mobilisation irréversible de la bourgeoisie allemande pour l'unité nationale entraînée par son indignation devant les prétentions françaises à récupérer la Rhénanie. Voilà qui revitalise les revendications de 1813/1814 pour le retour de l'Alsace, « culturellement allemande » dans un ensemble politique allemand. Claudia Nowak fait un tableau informé de la presse alsacienne – il repose sur Heit (*Elsässische Publizistik im Jahre 1848*, 1975). Mais on cherche en vain un tableau analogue de la presse allemande, dont la représentativité n'est pas assez questionnée, et l'action manipulatrice pas assez étudiée. Il n'en reste pas moins que nous avons là un intéressant fichier de la presse allemande pendant cette crise franco-allemande. Bien sûr le débat entre Quinet, qui veut le retour de la Rhénanie au nom des libertés politiques qu'y a apportées la Révolution et l'ancien républicain allemand, qui a vécu l'exil en France, Wirth, est central. Nous ne sommes pas convaincus que les oppositions dégagées par l'auteur soient aussi tranchées : pour les Français, la nation française est un corps procédant du consentement politique de citoyens, pour les Allemands, c'est un corps « ethnique » qu'unissent l'histoire, la langue, la culture, et qui doit donc incorporer l'Alsace. Certes, la *Deutsche Volkshalle* de Wirth note bien que le citadin alsacien peut bien s'enflammer au son de la Marseillaise, il en va différemment du rural : sa langue, ses coutumes, sont restées allemandes, malgré les deux cent ans de séparation (Nowak, p. 140 citant la *Deutsche Volkshalle* du 8 novembre 1840). On sait bien que cette opinion n'est pas isolée, en Alsace même, par exemple dans les milieux de la Cour d'appel de Colmar. Mais nombre de libéraux et de républicains allemands ne répudient pas le principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes : Fenske l'avait clairement établi. Mais c'est la seule opinion de ceux qui écrivent, de 1813 à 1848, que l'on scrute. Certes la crise de 1840 a son importance. Mais pourquoi ne pas aller droit au fait : si l'on veut connaître l'opinion alsacienne, toute l'opinion alsacienne, il fallait l'étudier lorsqu'elle s'est exprimée librement : en 1848 et en 1849 ! L'opinion alsacienne du *Courrier du Bas-Rhin* orléaniste ou celle de *l'Alsacien* alimentée par les fonds préfectoraux représente tout juste 2 000 lecteurs, que la Révolution de 1848 balaiera.

Et puis l'auteur ne se pose jamais la question : « quelle est donc cette Allemagne » devant laquelle l'Alsacien a à se situer ? L'Allemagne de la Sainte-Alliance, de ses princes et de sa police ? L'Allemagne des républicains de la Fête de Hombourg, avec leurs ambiguïtés ? L'Allemagne des réfugiés républicains ou celle des ouvriers immigrés badois ou palatins ? L'Allemagne catholique qui s'exprime de part et d'autre du Rhin dans « *Der Katholik* » ? L'Allemagne des mobilisations protestantes ? Dans un spectre disposé de la sorte, on aurait mieux compris les articles des journalistes allemands et les réactions des Alsaciens, qui se déterminent d'abord en fonction de leurs relations avec « leur » Allemagne. On ne

s'étonnera pas de constater qu'en 1840, contrairement au préfectoral « *Alsacien* », l'encore oppositionnel « *Courrier du Bas-Rhin* » se montre bien moins va-t-en-guerre que la presse nationale française. Du fait de l'important matériel de presse étudié par Claudia Nowak, l'analyse des Fêtes est intéressante. L'érection et l'inauguration du monument de Kléber est à juste titre décrit comme « une fête froide » : c'est 15 jours avant l'inauguration de la fête « chaude » de Gutenberg, la fête de l'armée. Il ne faut pas oublier, – mais Claudia Nowak a-t-elle lu d'assez près le fort subtil Ponteil? – : que quatre ans auparavant, et l'armée et l'opposition politique avaient été parties prenantes dans cette énorme conspiration de Strasbourg où se manifeste l'importance du bonapartisme politique alsacien, même si le coup du futur Napoléon venu de Baden-Baden échoue. La Fête de Gutenberg où se mêlent républicains (Lichtenberger) et anciens républicains (Schutzenberger) ralliés à Guizot, célèbre la monarchie bourgeoise, au travers de l'ancienne république bourgeoise de Strasbourg, dont on fête les corporations et dont on publie les chroniques.

Même déception pour l'analyse de la Fête du Bicentenaire du rattachement de l'Alsace à la France (octobre 1848). On laissera de côté le débat sur les débats sur l'Alsace au Parlement de Francfort où Fenske est plus convaincant que ne l'est Nowak qui minimise les revendications sur l'Alsace. Le bicentenaire est une manifestation patriotique française. Mais c'est aussi et d'abord, à la veille de l'élection où se présente Louis-Napoléon Bonaparte, une manifestation « bleue » en faveur de la « République honnête », celle que Cavaignac a baptisée dans le sang du peuple de Paris lors des journées de juin. C'est aussi, malgré les toasts emphatiques – le plus beau est celui de Chauffour, représentant du peuple du Haut-Rhin qu'on n'étudie pas d'assez près –, une déclaration de méfiance à l'égard des « républicains rouges » allemands, qui ont tenté à deux reprises depuis mars 1848, de passer le Rhin pour soulever l'Allemagne. Ici encore, de quelle Allemagne s'agit-il? A chacun la sienne en Alsace. Kuss, Savoye, les « rouges » alsaciens majoritaires aux élections de 1849, ont refusé de participer à cette « Fête » dans laquelle ils voyaient une déclaration de guerre à l'Allemagne du printemps des peuples. Ce constat avait été aussi celui du 150^e anniversaire de la Révolution de 1848 en Allemagne et du 350^e anniversaire du rattachement, qui avaient été évoquées par un article dans la *Revue d'Alsace* de 1998, qui a échappé à l'auteur.

Cet ouvrage, fruit d'une recherche importante a le mérite de se poser des questions et d'apporter des réponses claires et qui ont été parfois déformées par l'ancienne historiographie allemande sur la « question d'Alsace », et il est le bienvenu. La patrie des Alsaciens au XIX^e siècle c'est bien la France. Chacune des crises nationales, souligne qu'on le veuille ou non la spécificité de cette région et son indéniable « identité régionale ». Ses identités départementales si importantes dans l'ensemble national

français sont totalement ignorées, et pour cause : la presse haut-rhinoise est fort peu développée. L'Alsace avait partagé un passé commun avec les pays du Saint-Empire, ce qui lui vaudra d'être la cible permanente des nationalistes allemands qui prendront un poids croissant dans l'opinion après l'échec de Francfort, lorsqu'ils inspireront princes et armées.

François Igersheim

STEINHOFF (Anthony J.), *The Gods of the City. Protestantism and religious culture in Strasbourg 1870-1914*, Brill, Leiden-Boston, 2008, 518 p.

Steinhoff a soutenu sa thèse en 1996 devant l'Université de Chicago et publié sa position de thèse, titrée « *Protestants à Strasbourg* » dans la *Revue d'Alsace* 2003. Elle n'avait jusqu'à ce jour fait l'objet d'une publication que sous la forme de l'impression d'une thèse en reproduction de microfilm d'Ann Arbor. La voici enfin imprimée dans la série « *Studies in Central European Histories* » dirigée par Thomas A. Brady (Berkeley) et Roger Chickering (Georgetown). Nous ne pouvons que nous en réjouir. Ce n'est pas seulement une grande thèse d'histoire de l'Alsace, c'est une belle thèse d'histoire culturelle européenne, fondée, à la mode américaine, sur une étude de cas : l'étude de l'évolution du protestantisme strasbourgeois à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Elle se situe dans le sillage des études qui marquent le renouveau contemporain de l'histoire du fait religieux.

Steinhoff expose son propos dès son introduction. La modernisation qui marque les sociétés européennes et nord-américaines coïncide avec une urbanisation extrêmement rapide. C'est tout particulièrement le cas en Allemagne dans le dernier tiers du XIX^e siècle. Or jusqu'à présent l'on admettait communément que modernisation et urbanisation entraînaient indifférence religieuse de la masse et laïcisation de la société civile et politique. La tradition et l'obscurantisme ne persistaient que dans les campagnes.

C'était ne pas tenir suffisamment compte du *revival* religieux tout aussi incontestable qui se produit dans la période. Un furieux débat s'est déroulé autour de la thèse provocatrice d'Otto Blaschke, avançant l'hypothèse selon laquelle le XIX^e et le XX^e siècle auraient constitué un « second âge confessionnel ». Dans sa formulation originale, elle a été abandonnée devant la multitude d'objections qui ont été levées, dont la plus importante a été celle de l'anachronisme. Par contre, une historiographie fort abondante soutient que la modernisation n'a pas éradiqué les confessions mais au contraire leur a donné une nouvelle vie, leur offrant l'accès à des moyens modernes de communication et de transport et surtout un cadre d'associations reposant sur le bénévolat, prenant en charge recherche